

# Quatre jours dans un escadron de uhlands autrichiens

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **37 (1892)**

Heft 12

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-348227>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

### Quatre jours dans un escadron de uhlans autrichiens.<sup>1</sup>

Ce n'est pas un *travail sur la cavalerie autrichienne* que j'ai l'intention de donner ici. Le titre placé en tête de ces lignes indique clairement les limites dans lesquelles je tiens à me maintenir. Ayant eu la bonne chance de pouvoir passer quatre jours dans un escadron de uhlans autrichiens, baraqué à quelques lieues de la frontière russe, j'ai noté aussi fidèlement que possible tout ce qui avait frappé mes yeux ; ce sont ces notes que je transcris ici, sans presque rien y ajouter, et simplement dans leur ordre chronologique.

Avant d'entrer en matière, je me permettrai de rendre hommage à la parfaite courtoisie des officiers qui m'ont reçu en Galicie, et m'ont traité tout à fait en camarade, non en étranger. Je ne m'attendais pas à réception aussi aimable, et j'ai été vraiment surpris de voir avec quel empressement chacun m'offrait de me montrer ce qui pouvait m'intéresser. Fort bien accueilli plus tard également au 15<sup>e</sup> dragons à Wels et au 5<sup>e</sup> hussards à Vienne, mon hommage s'adresse à ces deux régiments comme au 11<sup>e</sup> uhlans.

Depuis quelques années, pour répondre à l'accroissement des forces russes sur la frontière, l'Autriche a accumulé en Galicie des troupes de toutes armes ; un grand nombre de régiments de cavalerie ont été envoyés dans cette région en un laps de temps très court. Ils y ont trouvé une installation absolument dénuée de confortable. Le génie leur a construit en hâte des baraquements dispersés sur tous les points de la frontière ; c'était tout ce que le gouvernement pouvait leur offrir, non pas tant à cause du manque de temps que par suite des difficultés budgétaires de l'Empire.

Les escadrons d'un régiment se trouvent rarement plus de trois au même endroit. Pour ne prendre qu'un exemple, au 11<sup>e</sup> uhlans, l'état-major réside à Cracovie, le dépôt à Stryj, le 1<sup>er</sup> escadron à Niepolomice, le 2<sup>e</sup> et le 3<sup>e</sup> à Bochnia, le 5<sup>e</sup> à Podgorze, le 4<sup>e</sup> et le 6<sup>e</sup> à Zakrzowek. De petits champs de manœuvres à proximité des baraquements sont utilisés pour le travail jusqu'à l'école d'escadron, mais à partir de cette époque, ils ne peuvent plus suffire, et les escadrons sont obligés de chercher quelquefois très loin des terrains qui leur permettent d'exécuter l'école de division (3 escadrons) ou l'école de régiment ; de là, perte de temps et fatigue inutile pour les chevaux.

<sup>1</sup> Tiré de la *Revue de cavalerie*.

Les manèges sont chose presque inconnue dans ce pays, et quand il en existe, ils sont si exigus, qu'on a peine à s'en servir pratiquement. Aussi, le travail a-t-il lieu dehors par tous les temps. Le froid ni la neige ne sont jamais une excuse pour laisser les hommes et les chevaux au repos. Ce régime est dur pour les officiers qui en souffrent plus que les cavaliers, recrutés dans le pays et habitués dès leur enfance à toutes les intempéries du climat.

La Galicie est un pays légèrement mouvementé. La partie qui borde la Russie est très plate et la frontière n'est marquée que par une ligne purement conventionnelle. Au Sud, le terrain se relève et devient plus accidenté à mesure qu'on s'approche des Carpathes : cette province forme une sorte de *glacis* dont la valeur, au point de vue militaire, est très grande pour l'Autriche. La Galicie, d'ailleurs, a la réputation d'être un terrain merveilleux pour la cavalerie. S'il ne fallait en juger que par la zone comprise dans les environs de Cracovie, il faudrait bien en rabattre. J'ai parcouru, en chassant à cheval, toute cette région que baignent la Vistule et quelques petits affluents de ce fleuve ; le terrain est déprimé en maint endroit et de vastes fonds marécageux rendent fréquemment impossible la marche à travers champs. Les baraquements de Zakrzowek sont eux-mêmes construits sur un sol non moins malsain. L'eau qu'on y boit est loin d'avoir une couleur rassurante, et, chaque année, de nombreux cas de fièvre se déclarent parmi les recrues. Presque tous les officiers de ces escadrons m'ont dit avoir payé leur tribut à cette affection morbide, et il en est qui s'en sont longtemps ressentis.

A partir de Tarnow, en se dirigeant vers l'Est, la nature du terrain devient autre : c'est un sol sablonneux, qui, en dépit des brusques variations des saisons, reste presque toujours bon pour la cavalerie. Du côté de Lemberg, il y a encore beaucoup de marécages ; mais ce ne sont que des dépressions qui séparent de vastes plateaux, où la cavalerie trouve également un très bon sol.

C'est par une belle matinée de la fin de novembre que je suis arrivé à Zakrzowek. La voiture du 4<sup>e</sup> escadron, qui était venue me chercher à la gare de Cracovie, ne présente pas le confort de nos breaks régimentaires : une simple carriole, aussi rudimentaire que celles de nos plus modestes campagnards. C'est d'ailleurs le seul véhicule possible là-bas. Les routes sont si boueuses, si mal empierrées, sillonnées de si fortes ornières, que les

cahots ont une violence extrême et que l'on craint à tout instant pour la stabilité de la voiture. Nos ressorts n'y résisteraient pas; de plus, la dispersion des escadrons ne permet pas ce qui est chez nous réalisable, grâce à la concentration de tous les officiers en un même point.

Zakrzowek est un misérable hameau, composé de quelques masures qu'on remarque à peine en passant. Les baraquements, qui en ont pris le nom, sont suffisamment spacieux pour contenir deux escadrons. Rien ne les distingue de ceux que l'infanterie occupe encore chez nous dans certaines garnisons. Au milieu se trouve une vaste cour, malheureusement transformée trop souvent en marécage. Une deuxième cour, plus petite et mieux entretenue, s'étend devant le bâtiment réservé aux officiers. Un peu plus élégamment construit que le reste, ce bâtiment contient une petite chambre pour chacun des officiers, une cuisine et une salle à manger assez spacieuse qui tient à la fois lieu de salon, casino, salle de jeux, etc. On se demande ce qu'y deviendrait un officier marié. Il serait forcé de chercher une habitation dans le village; mais le mot mesure que j'ai employé plus haut indique à quelles difficultés il se butterait. Entre parenthèses, c'est une des raisons pour lesquelles si peu d'officiers se marient en Autriche. Outre les entraves qu'apporte au mariage le gouvernement, puisque le nombre des officiers mariés ne doit pas, d'après la loi, dépasser plus d'un quart de l'effectif, bien peu se résignent à offrir à une jeune fille la perspective d'une vie aussi sévère et aussi primitive.

[ Une consolation pour eux est de faire bonne chère, et le fait est que leur cuisine et leur cave méritent des éloges à tous égards. Capitaines, Oberlieutenants et lieutenants mangent ensemble. Une intimité très grande règne d'ailleurs entre-eux. Il n'y a pas en Autriche, entre capitaine et lieutenant, cette distance qui subsiste chez nous en dehors du service. Ils se tutoient et vivent absolument sur le même pied; la différence d'un grade à l'autre ne s'observe que sous les armes. Je crois que, d'une façon générale, ils cherchent à vivre plus en famille que nous ne le faisons.

Une ou deux fois par mois, suivant les régiments, tous les officiers, depuis le colonel jusqu'au simple cadet, se réunissent fraternellement à la même table, et personne n'y doit manquer. Je ne l'ai pas vu faire seulement en Galicie, où cette réunion pourrait s'imposer plus qu'ailleurs, par suite de l'éparpillement

des officiers, mais aussi à Wels, où les officiers des six escadrons sont dans le même quartier.

Ces réunions ont lieu, pour le 11<sup>e</sup> uhlands, à Cracovie. La proximité de cette ville devrait être une ressource très exploitée par les officiers, mais bien peu s'y rendent plus d'une ou deux fois par semaine. Leur service est, comme je le montrerai plus loin, très astreignant, et la fatigue qui en résulte leur ôte le plus souvent l'envie de quitter leur quartier.

Le bâtiment des officiers m'a entraîné dans une longue digression; je reprends ma revue de casernement. Les chambres des hommes, dans ces baraquements, sont disposées de telle sorte que chaque peloton ait la sienne. Rien de très particulier à signaler. Les lits sont accolés deux à deux. Dès le lever, les couvertures et les draps sont pliés et placés à la tête des lits, que les hommes refont ainsi chaque soir avant de se coucher. Leurs charges m'ont paru moins soignées que les nôtres. Le manteau n'est pas plié, mais simplement suspendu à la planche.

Au milieu de la chambre se trouve une grande table, sur laquelle les hommes mangent leur soupe (car ils n'ont pas encore de réfectoires). Dans chaque peloton couche un sous-officier, chef de chambrée. Son lit est entouré de rideaux; à côté se trouve une petite table pour écrire. On se croirait dans un dortoir de collège. Les autres sous-officiers plus anciens ont des chambres particulières dans un bâtiment spécial, où se trouvent également leur cantine et leur salle à manger.

Les écuries sont aussi construites par pelotons et séparées par de petites selleries. Elles sont remarquablement tenues; cela tient au nombre des gardes d'écurie, plus élevé que chez nous (deux par peloton) et à une surveillance très active exercée de nuit comme de jour par un brigadier et un uhlan par escadron. Pendant la nuit, le service est facilité par un éclairage permanent, plus que suffisant. Quand un officier entre, l'homme le plus rapproché crie *Habt Acht!* Tous les cavaliers se mettent au fixe, jusqu'au commandement *Repos!* et les gardes d'écurie se présentent à l'officier.

A Vienne, l'art de bien tenir les écuries est poussé si loin que les chevaux sont dressés à ne satisfaire leurs besoins que lorsque l'homme leur présente une vannette ou une poche en cuir, suivant le cas. Je crois que ce n'est plus usité que là, et je ne l'ai en tout cas vu faire pas plus en Galicie qu'à Wels, mais la litière est toujours irréprochable. Cette litière est très épaisse à Zakrzo-

wek. Elle se compose de deux parties : la partie inférieure est une sorte de tapis de paille battue, fabriqué comme ceux dont les jardiniers couvrent leurs serres, mais d'une épaisseur de douze à quinze centimètres. Toutes les tiges sont dirigées perpendiculairement au mur. La partie supérieure est de la paille simplement répandue, d'épaisseur naturellement bien moindre, et qui varie avec l'époque et avec les chevaux.

Dans chaque écurie se trouvent deux stalles pour les chevaux de l'officier. Les autres sont séparés comme chez nous par des barres moins mobiles que les nôtres, et, au-dessus de chacune est un support sur lequel le cavalier, en rentrant du travail, pose selle et bride, jusqu'à ce qu'il ait fini de donner les soins voulus à sa monture. Chaque cheval a devant lui une mangeoire isolée, mais pas de râtelier ; on soutient là-bas que le cheval mangeant naturellement par terre dès qu'il est en liberté, c'est un contre-sens que de le forcer à lever la tête pour attraper foin et paille ; en outre, que le cheval est ainsi exposé à recevoir de la poussière dans les yeux, et à en être incommodé.

Aussi le fourrage est-il toujours placé en avant du cheval sur la litière.

J'ai passé dans les écuries au moment où les hommes rentraient du travail. Ils étaient en train de frotter très consciencieusement leurs chevaux avec de la paille. Ils se servent très peu de la brosse pour le pansage, mais emploient presque exclusivement des bouchons de paille ou des galettes de foin tressé, avec lesquels ils frottent indéfiniment. Ils le font pour conserver au poil tout son lustre. Le fait est que tous ces chevaux avaient un poil très brillant, d'autant plus remarquable que la saison avait déjà été très froide et que le travail avait toujours lieu dehors. Il est bon d'ajouter que leurs chevaux sont toujours couverts pendant la journée, et non pendant la nuit, pour la raison suivante : de jour, la température de l'écurie est sujette à des variations continuelles provenant de l'ouverture fréquente des portes, tandis que de nuit, cette cause de variation ayant cessé, la température reste uniforme.

Les chevaux qui vivent dans ces écuries du 11<sup>e</sup> uhlans sont pour la plupart originaires de la Galicie ; les autres viennent de la Hongrie. Contrairement à l'idée qu'on s'en fait, la taille moyenne est assez élevée, 1 m. 60. L'Autriche tire toute sa cavalerie de la Hongrie et de la Galicie ; ces deux races ont beaucoup de sang arabe, et donnent d'excellents chevaux. Il est difficile de

dire laquelle des deux est la meilleure. Demandez à des officiers de uhlands ce qu'ils préfèrent, ils vous diront : le cheval galicien ; questionnez ensuite des officiers de dragons ou de hussards, ils vous répondront : le cheval hongrois ; et chacun d'attribuer à sa race préférée ce que l'autre considère comme qualité exclusivement propre à la sienne. Me suis-je laissé influencer par le 11<sup>e</sup> uhlands, je ne sais ! mais pour ma part, tout en faisant fort peu de différence entre les deux, je préfère le galicien au hongrois ; le premier a l'encolure plus développée, l'ayant-main généralement plus élégant ; il est plus brillant dans ses actions ; son tempérament est aussi vigoureux d'ailleurs, et il est apte à d'aussi grands efforts. Le seul inconvénient qu'il présente et qu'il faille l'attendre plus que le second. En Galicie, où le paysan est pauvre, le poulain ne mange pour ainsi dire pas d'avoine : aussi lui faut-il, pour atteindre toute sa vigueur, une année de plus qu'au poulain hongrois, mieux nourri dès le début. Dans les régiments de dragons ou de hussards, presque tous les chevaux sont hongrois, et l'on y soumet les galiciens au même régime que les autres ; si plus tard on les trouve inférieurs, c'est qu'on ne les a pas assez attendus.

Ce que je reproche à ces chevaux d'une façon générale, c'est leur arrière-main. Le rein est un peu long, mais large d'ailleurs ; la croupe peu gracieuse ; la longueur des rayons est bien suffisante, mais la ligne qui joint le grasset à la pointe de la fesse est trop courte par rapport aux autres. En revanche, l'avant-main est bien constitué : de fortes épaules, un garrot élevé, l'encolure bien sortie, la tête fine et bien attachée.

Quelques chiffres donneront une idée de leur force de résistance. Le 11<sup>e</sup> uhlands fait chaque année des manœuvres qui durent tantôt un mois, tantôt deux à trois mois. Les chevaux font en moyenne plus de quarante kilomètres par jour : repos compris, cela varie entre 30 et 70 kilomètres. Ils sont d'ailleurs presque toujours au bivouac, car dans ce pays, où les villages sont très pauvrement bâtis, le cantonnement ne peut être que l'exception. L'an dernier, le 15<sup>e</sup> dragons n'a eu que quinze jours de manœuvre, mais le premier jour, le régiment tout entier a parcouru 85 kilomètres, et deux escadrons en ont fait 110 ; le deuxième jour, la marche a été entre 50 et 60 ; le troisième jour, de nouveau entre 80 et 90 kilomètres ; pendant le reste des manœuvres, la moyenne a été de 40 kilomètres, et cependant, leur paquetage est d'un poids encore supérieur au nôtre !

En temps ordinaire la ration des chevaux est fixée ainsi qu'il suit : 4 kil.200 d'avoine, 4 kil.500 de foin et 1 kil.700 de paille. Cette dernière n'est pas donnée comme nourriture pour le cheval, mais comme paille de litière. En manœuvres, on supprime cette ration de paille, et les chevaux reçoivent 5 kil.040 d'avoine et 5 kil.500 de foin.

La ferrure est différente de la nôtre. Leurs fers ont la rainure inférieure et l'ajusture faite à la lime du fer anglais : ils ne lui ont d'ailleurs emprunté rien d'autre. Cinq étampures sont percées dans la rainure. Je leur reproche de manquer un peu de tournure, et d'être obliques en talon, au lieu d'être carrés comme les nôtres ; cette disposition est moins bonne pour l'appui des talons du cheval. Autre remarque : pendant toute l'année, sauf au temps de la ferrure à glace, leurs fers ont des crampons (*Sollen*) peu élevés, dont l'utilité ne se laisse guère concevoir.

Quand les cochers de fiacre de Vienne, dont les chevaux sont toujours ainsi ferrés, allèguent que ces crampons sont indispensables pour prévenir des glissades dans les rues, on trouve la raison valable ; mais pour quel sérieux motif en agir ainsi avec les chevaux de l'armée ? Il en résulte à la longue une fatigue notable pour les membres qui ne sont jamais sur leurs aplombs et par là s'explique cette quantité de boulets prématurément usés qu'on voit en Autriche. Le fer sans crampons est l'exception ; il s'emploie pour les courses, par exemple, et porte le nom de *Pantoffel-Hufeisen*.

En hiver, à la place des crampons ordinaires sont percés deux trous de vis, de façon à pouvoir y visser le clou à glace qui est pyramidal. Quand les chevaux rentrent à l'écurie ou que leur travail a lieu au manège, les clous à glace sont dévissés et remplacés par des clous à tête carrée, semblables à ceux de notre ferrure à glace.

J'ai vu employer par les officiers, en Galicie, une sorte de clou à glace, très différent de ce qu'on voit d'ordinaire. Le clou présente trois arrêtes, dont l'une coupe les deux autres perpendiculairement en leur milieu : l'avantage résultant de cette disposition est que l'usure du clou diminue très peu son efficacité : il y a toujours des angles pour mordre la surface glissante. Le métal est de l'acier très résistant. L'arrête du milieu est taillée en biseau, et un coup de lime de temps à autre suffit pour lui rendre ce tranchant.



En campagne, les chevaux ont aux pieds des fers d'hiver; leurs cavaliers ont chacun 4 clous à tête carrée et 12 clous à glace pour les employer suivant le cas.

Il existe en Autriche trois commissions de remonte permanentes qui font tous les achats, envoient directement les chevaux dans les régiments, ou gardent dans certains dépôts ceux dont l'âge n'a pas encore atteint la limite inférieure de 4 ans. Les jeunes chevaux arrivent ainsi dans les régiments en deux ou trois transports.

Quelques corps se remontent d'une manière différente, et justement entre autres le 11<sup>e</sup> uhlans. Le colonel P\*\*\*, qui le commande, a la réputation d'être en chevaux l'un des connaisseurs les plus experts de l'Empire; de plus, il se trouve dans un pays où les achats peuvent se faire sur place. Aussi a-t-il la faveur, que tous n'ambitionnent pas à cause de la grande responsabilité qui s'y attache, de remonter lui-même son régiment. C'est lui qui achète tous les chevaux, au même prix moyen que la remonte, 325 florins<sup>1</sup>. Comme il s'en occupe activement, connaît à fond toutes les ressources de la contrée, et arrête son choix quelquefois longtemps à l'avance, il est arrivé à donner à son régiment un très bel ensemble de chevaux. Parfois dans les tournées, il rencontre des modèles sortant tout à fait de l'ordinaire: il les réserve à ses officiers qui sont presque tous fort bien montés, grâce à lui, sans déboursés considérables. (A suivre.)



## Société des Officiers de la Confédération suisse.

### SECTION FRIBOURGEOISE

Voici quelle a été l'activité de cette section depuis le mois de septembre 1891 jusqu'au mois de juillet 1892.

Avec l'appui de la direction militaire cantonale deux cours d'équitation, suivis par un certain nombre d'officiers, ont été organisés; le major de cavalerie G. de Diesbach et le lieutenant Gaston von der Weid les ont dirigés.

La bibliothèque de la section s'est enrichie de plusieurs volumes relatifs à l'art militaire, don du capitaine Dupraz, de Rue.

Six conférences ont eu lieu pendant l'hiver:

Le 26 décembre 1891, le colonel Techtermann a donné des

<sup>1</sup> Environ 700 fr., au cours actuel.